



Il salua les deux amies. — Page 348, col. 3.

faisait un cadeau; puis... j'avais de temps en temps quelques *chapeaux*...

— Comment! quelques chapeaux?... Le meunier vous donnait des chapeaux?

— Non pas lui... mais c'était à cause de lui qu'on m'en donnait... et c'était là le meilleur de mon revenu...

— Je ne comprends pas.

— Vous n'êtes pas Normand, monsieur?

— Non... je n'ai pas cet honneur.

— Alors vous ne pouvez pas me comprendre, c'est un mot du pays...

— Qui veut dire?

— Voici ce que c'est : On savait que je faisais les affaires d'Éloi Alain, et on savait surtout qu'il était très-riche. J'avais soin d'être à l'affût de toutes les ventes qui se faisaient dans le pays; mes divers métiers me rendaient la chose facile. Le jour de la vente, je me présentais, et j'annonçais l'intention d'enchérir, soit sur une ferme, soit sur un lot de bois; ma présence inquiétait les autres. On venait me trouver : « Dis donc, Épiphane, me disait-on, est-ce que tu veux de cela, toi ?

— Mais peut-être bien.

— Cela ne vaut pas grand'chose.

— C'est peut-être pour cela qu'on ne le vendra pas cher.

— Plus que tu ne le crois; il y en a qui enchériront, et cela pourra bien monter un peu haut.

— Tant mieux pour le vendeur...

— Et jusqu'où iras-tu?

— Vous verrez... on a envie...

— Oh! nous savons qui tu as derrière toi... Eh bien, celui qui l'aura le payera cher... Voilà ce que c'est que de ne pas s'entendre... Nous étions trois dessus. Eh bien, nous nous sommes arrangés... de sorte qu'on couvrira à peine la mise à prix, et nous partagerons les bénéfices... Voilà que tu viens tout déranger; mais, quand cela devrait nous coûter quelque chose, si c'est toi qui l'as, tu le payeras.

— Cela m'est égal... ce n'est pas avec mon argent.

— Écoute, Épiphane, veux-tu un *chapeau*?

— Je me faisais un peu prier : je ne pouvais pas. . . il n'y avait pas moyen, tout ce qu'il fallait enfin pour faire grossir le chapeau : puis enfin je me laissais gagner; j'acceptais le chapeau, et, quand venait le moment de l'adjudication, je mettais une ou deux enchères insignifiantes et j'abandonnais, de sorte que, moyennant un chapeau, les acheteurs avaient les choses presque pour rien.

— Mais vous ne m'avez pas expliqué le mot *chapeau*.

— C'est juste... Lorsqu'un testateur vous donne un *diamant* de deux mille francs, l'exécuteur testamentaire vous paye deux mille francs dont vous achetez rarement un diamant. Un *chapeau* c'est à peu près la même chose. Souvent, en Normandie, pour de petites gageures on parie un *chapeau*. Quand il s'agit de ventes peu importantes et qu'on veut éloigner un concurrent, on lui propose un chapeau pour le désintéresser; on paye le plus souvent le chapeau en argent. Ainsi *je vous gage un chapeau* signifie : je vous gage vingt francs. Eh bien, on est arrivé à donner des chapeaux de quinze cents francs, de dix mille francs, de cent mille francs, selon l'importance des affaires.

— Je vous comprends, dit M. Bréville; c'est ce qu'on appelle ailleurs un *pot-de-vin*, et ce que les voleurs nomment un *bouquet*. Et, ajout-t-il se parlant à lui-même, les hommes ont pour l'argent la pudeur qu'inspire un amour sérieux. Ainsi ils évitent de le désigner par son nom. Les uns se servent d'un pronom; ils disent : *je n'en ai pas, j'en dois*, sans oser prononcer le mot argent, tant c'est pour eux une divinité redoutable. Les autres disent *diamant, pot-de-vin, chapeau*; quelques-uns demandent des *épingles* pour leur femme. Et il suit de là, reprit-il, monsieur Épiphane, que vous n'êtes pas très-occupé et que vous ne seriez pas fâché de l'être?

— Si on me pensait employé par vous, monsieur, je gagnerais bien quelques chapeaux par-ci

par là; mais, quand on me croit livré à mes seules ressources, on ne tombe pas dans le piège.

— Ce n'est pas dans ce sens-là que je compte vous employer; j'ai besoin de vous pour mon *Essai sur les huitres*.

— J'en ai mangé, monsieur, mais je n'en sais pas davantage.

— Je n'ai pas besoin que vous en sachiez davantage; il s'agit seulement de mettre mes recherches en ordre et de recopier les notes que je prends. Du reste, monsieur Garandin, mon *Essai sur les huitres* est un ouvrage sérieux qui sera lu à l'Académie des sciences; je travaille lentement, parce que je ne veux rien avancer qu'accompagné de preuves. Savez-vous le grec, monsieur Garandin?

— Non, monsieur; je l'ai montré, mais je ne le sais pas.

— Vous savez peut-être le lire et l'écrire?

— Oui, monsieur, du moins à peu près.

— C'est assez : il ne s'agit que de quelques étymologies; mais, je vous l'ai dit, je travaille lentement, deux lignes quelquefois me coûtent huit jours de recherches préalables; il faudrait que je vous eusse toujours sous la main.

XXVI

Il se passa encore un an sans qu'il se fit de grands changements dans la situation de nos personnages. Bérénice allait épouser le fils de Pacôme Glam. Pacôme Glam était mort il y avait quelques mois, ce qui avait nécessairement retardé le mariage.

Quant à M. Bréville, il avait sa réputation complètement faite, et cette réputation était celle d'un homme parfaitement sourd et un peu niais, à qui l'on peut tout dire et tout faire accroire.

Désirée était femme de charge à Beuzeval, et M. et madame Garandin avaient fini par y demeurer.

Épiphane travaillait énormément pour M. Bréville, dont les recherches prenaient des propor-